

#### Mondes du Tourisme

6 | 2012 Tourisme dans les villes historiques

## Désenchantement : les voyages "solidaire" et "humanitaire" de Catherine

#### Nadège Chabloz



#### Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/tourisme/243

DOI: 10.4000/tourisme.243

ISSN: 2492-7503

#### Éditeur

Éditions touristiques européennes

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination: 61-79 ISSN: 2109-5671

#### Référence électronique

Nadège Chabloz, « Désenchantement : les voyages "solidaire" et "humanitaire" de Catherine », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 6 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/tourisme/243; DOI: 10.4000/tourisme.243



Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

### Désenchantement :

# les voyages "solidaire" et "humanitaire" de Catherine

NADÈGE CHABLOZ [nchabloz@ehess.fr]

Docteur en anthropologie, Centre d'études africaines, EHESS, Paris

Résumé. L'objectif de cet article est double. D'une part, il s'agit de décrire à la fois le contexte d'émergence et de structuration d'une offre de voyages "solidaires" et "humanitaires" en France ainsi que les représentations qui entourent ces formes de mobilité mêlant l'hédonisme du tourisme et l'altruisme de l'aide au développement des pays du "Sud". D'autre part, une attention particulière est portée à leur expérimentation concrète par une Française. L'étude diachronique du parcours d'une touriste ayant réalisé un séjour solidaire au Burkina Faso suivi d'un séjour humanitaire au Mali trois ans plus tard révèle les situations vécues sur place, la réflexion à court terme et l'analyse rétrospective sur ces deux formes de tourisme réalisées par une participante. Elle met au jour la nature de l'éthique qui a engendré sa décision de voyager et la manière dont celle-ci a évolué au cours des événements et des situations d'interlocution avec les acteurs sociaux.

Abstract. The objective of this paper is double. On one hand, it comes to describe the context of emergence and structuring in France of an offer of "fair" and "humanitarian" trips, as well as the representations which surround these forms of mobility involving the hedonism of tourism and the altruism of assistance to development in the countries of the "South". On the other hand, particular attention is paid to their concrete experiment by a Frenchwoman. The diachronic study of the course of a tourist having realized a fair journey in Burkina Faso followed by an humanitarian stay in Mali three years later reveals the on-the-spot real-life situations, the short-term reflection and the retrospective analysis on these two forms of tourism realized by a participant. It brings to light the nature of the ethics which engendered its decision to travel and the way this one evolved during the events and the situations of interlocution with the social actors.

6 I

es études en sciences sociales concernant l'expérimentation de l'aide à autrui lors de voyages à l'étranger de Français sont rares. À ma connaissance, il existe très peu d'enquêtes francophones(1) – qualitatives et quantitatives – sur les motivations, les pratiques concrètes de ces "touristes altruistes", les modalités de leur rencontre avec les populations locales et leur réflexivité concernant leur séjour, au cours ou au retour de celui-ci. Ce sont surtout les chercheurs anglophones(2) qui ont étudié la moralisation des voyages d'Occidentaux dans les pays dits du "Sud" (Butcher, 2003) ainsi que les liens entre tourisme et développement, à travers notamment les concepts de "pro-poor tourism" (Bowden, 2005) et de "volunteer tourism" (Brown, 2005). La surreprésentation des études anglophones sur ce sujet peut s'expliquer en partie par la pratique répandue en Angleterre, aux États-Unis et dans les pays scandinaves du gap year (l'année sabbatique prise entre le lycée et l'université, souvent consacrée à un projet humanitaire). Cette pratique, considérée comme relevant d'un phénomène de société (Simpson, 2004), fait l'objet dans ces pays d'une véritable industrie depuis une vingtaine d'années (ibid.) et se développe récemment, de façon plus marginale, en France. Les catégories indigènes servant à désigner les formes éthiques de voyages (solidaire, humanitaire, responsable, équitable, etc.) utilisées par les acteurs francophones de ce tourisme restent floues et l'on connaît

peu les diverses manières dont elles sont appréhendées concrètement par leurs promoteurs et leurs pratiquants.

Cet article se propose d'apporter un éclairage sur les représentations et les pratiques relatives à deux de ces catégories de voyages ("solidaire" et "humanitaire") pour tenter d'en saisir les contours, notamment à travers une étude de cas. Catherine fait partie de ces Français qui souhaitent consacrer le temps de leurs vacances à "aider" les populations les plus démunies en Afrique. Comme d'autres, elle ne trouve pas d'intérêt au simple voyage d'agrément et désire se rendre "utile" lorsqu'elle voyage dans les pays dits "du Sud". Cette appellation de "Sud" désigne les pays dits "pauvres", généralement situés dans la partie sud des continents émergés, et notamment l'immense majorité des pays les moins avancés (PMA), situés en Afrique subsaharienne. Par opposition, l'expression "pays du Nord" désigne les pays dits "riches" ou "développés" et sont ceux d'où proviennent majoritairement les touristes altruistes dont il est question ici. Ces expressions sont peu précises et non pertinentes géographiquement, mais servent à désigner des inégalités économiques et de développement<sup>(3)</sup>. À 45 ans, célibataire, professeur d'équitation dans la région de Bordeaux, elle est à la recherche d'une certaine éthique pour voyager sur le continent africain et a choisi de partir pour un voyage "solidaire" au Burkina Faso en 2004 et un voyage "humanitaire" en 2007 au Mali.

L'objectif de cet article est double. D'une part, il s'agit de décrire à la fois le contexte d'émergence et de structuration d'une offre de voyages solidaires et humanitaires ainsi que les représentations qui entourent ces deux formes de mobilité mêlant l'hédonisme du tourisme et l'altruisme(4) de l'aide au développement des pays du "Sud". D'autre part, une attention particulière est portée à l'expérimentation concrète de ces deux formes de mobilité par une Française, Catherine. Une observation participante dans le cadre d'une expérience de tourisme solidaire au Burkina Faso en 2004 permet de mener une analyse fine des motivations, des représentations et du vécu d'une touriste, qui trois ans plus tard s'est rendue au Mali pour un séjour humanitaire. Des entretiens sur plusieurs années avec cette personne, ainsi que les commentaires portés sur son carnet de voyage pendant son voyage au Mali viennent compléter l'analyse. L'étude de son parcours touristique permet de montrer de quelle manière les acteurs de ces formes marginales de mobilité sont susceptibles de mettre en récit leurs expériences, de développer des apprentissages et des capacités d'analyse des situations, d'énoncer des intentions et d'expliciter la façon dont ils ont ajusté leurs activités et négocié des motivations de départ avec des possibles ouverts par des situations. Au-delà, le récit que fait cette Française de ses expériences éclaire le sens que peuvent donner les acteurs sociaux à leurs voyages en racontant des événements qu'ils

ont vécus, les liens qu'ils ont tissés, les interprétations qu'ils en donnent. Les récits de vie produits par les acteurs sociaux - tant dans leurs productions individuelles, orales ou écrites, que lors d'entretiens avec des chercheurs - révèlent les articulations complexes entre les projets individuels, familiaux et collectifs, le rapport au temps et à l'espace au cours des mobilités sociales et géographiques qu'ils traversent. Bien sûr, le fait pour un individu de sélectionner certains événements significatifs de son parcours, en tentant de leur donner une cohérence "trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation, porte à accepter cette création artificielle de sens" (Bourdieu, 1986, p. 69). Le fait de provoquer un entretien narratif comporte des risques d'auto-légitimation de la recherche, de satisfaire la volonté de parler de l'individu, sans aboutir à des résultats compréhensifs et explicatifs. Il ne s'agit donc pas ici d'occulter les faiblesses inhérentes à l'étude de cas comme méthode de recherche (dont les problèmes de validité externe et de généralisation des résultats font également partie), ni de prétendre que le cas de Catherine donnerait une vue panoramique des mobilités altruistes des Français. Le parti pris méthodologique consiste plutôt, comme le préconise Michel Foucault, à rendre compte d'un accumulé de gestes, d'interactions et d'affects, d'un régime spécifique de vérité, "des formes selon lesquelles s'articulent

sur un domaine de chose des discours susceptibles d'être dits vrais ou faux" (Foucault, 1994, p. 632). Il s'agit d'apporter une contribution à l'étude de ce réel de pratiques qui nous paraissent souvent insaisissables du fait de leur hétérogénéité, de montrer comment des principes moraux dans les manières de voyager sont subjectivement incarnés. Cet intérêt pour la subjectivité, qui a débuté notamment avec les travaux de Max Weber (inventeur de la "sociologie compréhensive") et les méthodes qualitatives développées par l'école de Chicago à partir des années 1920, permet de considérer les individus comme créatifs et actifs et non comme des objets passifs soumis à des forces sociales sur lesquelles ils n'auraient pas prise. Je propose donc d'inscrire l'étude du parcours touristique de Catherine dans cette tradition de recherches centrées sur l'expérience du sujet et de ses interactions (Strauss, 1992) dans l'objectif de rendre compte du point de vue du sujet de l'intérieur. Il s'agit auparavant de décrire le contexte dans lequel prennent place ces formes altruistes de mobilités vers les pays du Sud.

De plus en plus d'agences de voyages, d'associations et d'organismes de coopération internationale proposent des façons différentes de voyager en participant à des actions d'aide envers les populations visitées des pays du Sud. La manière dont les individus choisissent un organisme et une destination dépend notamment de leur parcours, de leur environnement socioprofessionnel

et de leur faculté à utiliser les nouvelles technologies de l'information. Catherine, par exemple avait déjà voyagé en Afrique pour rendre visite à un ami en poste à Djibouti, ce qui lui a donné l'envie de retourner sur le continent mais dans le cadre d'un voyage participatif, pour "travailler avec les gens". Elle a fait des recherches sur internet et a choisi une organisation non gouvernementale (ONG) de développement par le tourisme qui propose des séjours solidaires au Burkina Faso. Son deuxième voyage (humanitaire, dans le domaine de la santé), au Mali, s'est décidé par bouche à oreille et pour des raisons de proximité géographique avec l'association, qui se trouve non loin de son domicile. Professeur d'équitation, Catherine ne travaille pas dans le secteur de la santé, mais précise que dans l'association avec laquelle elle est partie, se retrouvent majoritairement des personnes travaillant de près ou de loin dans ce domaine. Elle fait partie de ces personnes pour lesquelles l'aide à autrui ne fait pas partie d'un projet professionnel. Cette aide s'inscrit uniquement dans des projets de voyages qu'elle effectue lors de ses congés annuels.

#### VOYAGES ALTRUISTES

Certaines études laissent supposer que le développement de ces formes de voyages "utiles" ou "altruistes" est également lié à la fascination qu'éprouvent certaines catégories d'individus pour le secteur de la solidarité internationale. Les résultats

d'un colloque sur l'action humanitaire(5) montrent, par exemple, que ce secteur fascine les Français, et notamment les "jeunes" (6) – qui aspirent à travailler dans l'humanitaire, mais n'y parviennent pas forcément. Car ne part pas en "mission" qui veut, les critères de recrutement se durcissent(7) et le niveau d'exigence des organisations non gouvernementales (ONG), même pour les premières missions, devient important. Plusieurs raisons à cela : le contexte français d'une demande abondante, liée à un chômage important, la priorité à l'emploi donnée par les ONG au personnel local et national pour des raisons de coût et de principe. Les ONG recherchent du personnel immédiatement opérationnel sur le terrain, ne nécessitant pas de formation, et exigent souvent deux années d'expérience professionnelle. Parmi les aspirants aux missions humanitaires, il conviendrait de distinguer les "voyageurs solidaires" (voyage de jeunesse initiatique dans un cadre solidaire pouvant déboucher sur une vocation) et les "professionnels de l'humanitaire" (ONG professionnelles travaillant avec une exigence de qualité)(8). Ainsi, les jeunes sans expérience ni qualification, ceux qui souhaitent réaliser une première mission ont les plus grandes difficultés à être recrutés par des ONG et se tournent parfois vers d'autres organismes, associatifs ou privés, qui proposent des séjours humanitaires ou solidaires, principalement dans les pays du Sud, sans demander de qualifications ni d'expériences précises.

Les "touristes humanitaires", aussi bien des étudiants, des salariés, des curieux, des retraités, peuvent dorénavant partir réaliser une expérience dans un pays étranger sans qualifications ni conditions particulières, à part celle de payer le séjour. Une véritable offre commence à émerger sur ce marché du "tourisme humanitaire", se partageant en France entre quelques grands prestataires, associations(9), entreprises, ONG. Les services des ressources humaines de grandes entreprises privées et publiques encouragent leurs employés à devenir coopérants volontaires pendant leurs vacances annuelles, financement compris (Schoenborn, 2007, p. 51). Planète Urgence (10) propose des congés solidaires à des salariés (leur entreprise prend en charge leur voyage) et à des personnes indépendantes (qui payent leur séjour ellesmêmes). Cette ONG s'est créée à la suite de l'instauration, en février 1995, d'un "congé de solidarité internationale" en France. L'article L. 255-9 du Code du travail stipule que "le salarié a le droit, sous réserve qu'il justifie d'une ancienneté dans l'entreprise d'au moins douze mois, consécutifs ou non, à un congé de solidarité internationale pour participer à une mission hors de France pour le compte d'une association à objet humanitaire [...]"(11). L'autre organisme visible médiatiquement en France est Projects Abroad(12), qui attire majoritairement des jeunes étudiants, à partir de 16 ans. Parallèlement, mais de façon plus marginale et moins structurée, des

associations et des ONG organisent des séjours "humanitaires" qui consistent à participer à un projet dans un pays, voire un village précis, pour quelques jours ou quelques semaines(13). Les associations se déclarant humanitaires étaient au nombre de 40 000 en France en 2006(14), ce nombre ayant doublé par rapport au comptage effectué en 2000. Ce foisonnement, qui proviendrait de la libre utilisation du terme humanitaire pour désigner une gamme très variée d'activités, correspondrait en outre à une majorité de microstructures aux capacités opérationnelles et professionnelles très limitées (Ryfman, 2008). Certaines des associations françaises se réclamant plutôt du "tourisme solidaire" se sont regroupées au sein de l'Association pour le tourisme équitable et solidaire (Ates), qui compte actuellement 23 membres actifs (19 associations spécialisées dans la production de voyages solidaires plus 4 associations relais) ayant fait voyager près de 6 000 personnes en 2009 dans une cinquantaine de pays(15).

Sans pouvoir retracer ici la naissance et l'évolution historique de l'action humanitaire occidentale vers les pays du Sud (Yala, 2005), précisons simplement qu'elle consisterait "d'abord en des décisions d'individus et de petits groupes occidentaux prêts à prendre en charge matériellement, autant qu'ils le peuvent, d'autres petits groupes et d'autres individus qu'eux-mêmes, non pas en Occident, mais en Asie, en Afrique ou ailleurs" (Hours, 1998a). Cette aide est aujourd'hui portée

par le monde associatif, et notamment par les ONG appartenant à deux grandes familles : celle de l'urgence (l'aide intervient notamment en cas de catastrophe naturelle et de guerre) et celle du développement (Yala, 2005, p. 12). C'est cette dernière famille d'ONG, issues du courant tiers-mondiste des années 1960 et inscrivant leur action dans la durée et le partenariat avec les populations locales, qui propose le plus fréquemment des séjours humanitaires à des "volontaires" ou à des "touristes". Ces deux catégories ne sont pas toujours aisées à différencier, notamment du fait de la grande diversité de statuts des "acteurs des ONG" (Dauvin et Siméant, 2002) intervenant dans le champ de la coopération internationale. Dans son article sur les ambiguïtés d'une pratique humanitaire et caritative à Calcutta, Xavier Zunigo (2007, p. 103) montre que l'amateurisme de la pratique comme les modes de vie des volontaires à Calcutta confèrent au volontariat dans ce cadre un caractère ambigu: il peut être perçu comme une pratique aussi bien humanitaire, caritative que touristique, et peut représenter une forme atypique de tourisme – que l'on peut considérer comme un "tourisme humanitaire". À ce propos, l'auteur rappelle que le terme "volontaire", de l'anglais volunteer, en usage chez les Missionnaires de la charité et utilisé par les francophones à Calcutta, a été conservé, mais qu'il serait plus exact de parler de "bénévole". Le bénévolat renvoie au travail gratuit sans compensation. Le terme de

"volontaire" désigne un statut du personnel des ONG. À la différence des bénévoles, les volontaires sont nourris, logés et blanchis, ils bénéficient d'une couverture sociale, reçoivent une indemnité pour les frais quotidiens ainsi qu'une indemnisation versée dans le pays d'origine (*ibid.*, p. 103, note 2). Ce qui différencie principalement le touriste humanitaire du travailleur humanitaire (bénévole ou volontaire), c'est le fait que le premier paye pour partir, alors que le second est payé, ou du moins défrayé.

## TOURISME SOLIDAIRE VERSUS TOURISME HUMANITAIRE

Les notions de "tourisme solidaire", "tourisme responsable", "tourisme durable", "tourisme équitable", "tourisme humanitaire" sont mal connues(16) des Français et sont souvent employées de façon indifférenciée, dans la mesure où elles sont toutes associées à l'idée de voyages utiles pour les populations du Sud. Ces formes de tourisme dites "alternatives" (au tourisme "de masse") ont parmi leurs objectifs communs de perturber le moins possible le système social et économique du pays d'accueil et s'inscrivent dans une perspective de développement durable. Expérimentées dès les années 1950, ces formes de tourisme sont inscrites dans une perspective "citoyenne" et mettent au centre du voyage la rencontre, l'échange, la découverte d'autres cultures. Elles privilégient l'implication des populations locales dans les différentes

phases du projet touristique, et une répartition plus équitable des ressources engendrées. Quelques tentatives ont été réalisées pour tenter de différencier ces différentes notions. en se fondant sur leur filiation et leurs pratiques. Ainsi, le "tourisme responsable" serait axé sur la connaissance des réalités locales et alternerait activités culturelles et rencontres avec des acteurs locaux. alors que le "tourisme équitable", s'inspirant des principes du commerce équitable, insisterait plus particulièrement sur la participation des communautés d'accueil, sur les prises de décision démocratiques, sur des modes de production respectueux de l'environnement et sur une juste rémunération des prestations locales. Le "tourisme solidaire", quant à lui, s'inscrirait à la fois dans une perspective "responsable" et "équitable", mais serait plus directement associé à des projets de solidarité : soit que le voyagiste soutienne des actions de développement, soit qu'une partie du prix du voyage serve au financement d'un projet de réhabilitation ou d'un projet social<sup>(17)</sup>. En réalité, ces définitions et ces classifications nous apparaissent peu opérantes(18), car la plupart des organismes qui proposent ces formes de tourisme peuvent s'identifier à plusieurs de ces vocables à la fois et proposent des pratiques appartenant rarement à une seule de ces catégories. Par ailleurs, les acteurs du marché eux-mêmes se sont appropriés le vocable "tourisme solidaire" (Cravatte, 2006, p. 33); leur recherche d'une éthique passe

notamment par l'élaboration de chartes et de codes de bonne conduite (Chabloz, 2006, 2007). L'Union nationale des associations de tourisme et de plein air (Unat) est une association regroupant les principales associations et organismes à but non lucratif de tourisme français (54 membres nationaux et 470 membres dans les régions) et l'un des principaux acteurs de l'élaboration d'une réflexion et de la structuration d'une offre proposant des voyages alternatifs. L'Unat a animé la plate-forme de discussion décidée par la secrétaire d'État au Tourisme en 2001 et qui a réuni des acteurs institutionnels, du secteur privé et associatif. L'Unat a par la suite regroupé les acteurs et organisé leur promotion commune au travers de la Conférence permanente du tourisme rural, avec une commission internationale, participant ainsi à l'émergence de la thématique du tourisme solidaire comme outil de développement pour les pays du Sud. En évaluant positivement des actions de certaines associations engagées dans le tourisme solidaire. elle a contribué à la sensibilisation des acteurs de la coopération internationale au thème du développement par le tourisme dans les pays du Sud. L'un des résultats de cette conjonction entre les différents acteurs fut de faire émerger la thématique à un niveau international<sup>(19)</sup>. Cette fédération des acteurs associatifs engagés dans la construction d'un tourisme solidaire et équitable au bénéfice du développement des populations hôtes a débouché, en

2006, sur la création de l'Association pour le tourisme équitable et solidaire (Ates) : elle regroupe actuellement 23 membres actifs (19 associations spécialisées dans la production de voyages solidaires, plus 4 associations relais), qui ont fait voyager près de 6 000 personnes en 2009 dans une cinquantaine de pays<sup>(20)</sup>. C'est avec l'une des associations de l'Ates que Catherine est allée au Burkina Faso effectuer un voyage solidaire.

L'Ates revendique l'idée d'un tourisme citoyen conciliant détente, loisirs, enrichissement culturel et humain, développement et lutte contre la pauvreté au Sud et s'inscrivant dans la mouvance du commerce équitable et de l'économie sociale et solidaire, en se démarquant du "tourisme humanitaire". "La motivation première de ces formes de tourisme est de permettre la mise en place de filières économiques liées au tourisme et à ses dérivés sur des territoires de pays en développement, avec un processus de gouvernance favorisant le maintien des bénéfices, de tous ordres, sur [ces] territoire et participant ainsi à [leur] développement durable. Dans cet objectif principal sont incluses les idées de préservation et de valorisation tant des patrimoines humains et culturels que naturels. L'autre objectif est de permettre la rencontre et l'échange donc une meilleure compréhension entre les peuples et ainsi participer à une plus grande reconnaissance et acceptation des différences entre les hommes.(21)"

Pour tenter de définir le tourisme

humanitaire, il est possible de le comparer aux autres formes de mobilités altruistes que nous venons de citer. Le tourisme humanitaire fait également partie des formes "alternatives" de tourisme, dans le sens où il veut se démarquer du "tourisme classique"; il est également situé dans une démarche liée à une certaine éthique du voyage et renvoie souvent à l'idée selon laquelle le tourisme est un "moyen de développement local". Les acteurs admettent que la confusion est grande entre ces différentes formes de tourisme et qu'elle est principalement due au manque d'organisation du secteur : "Il faut cesser de confondre tourisme solidaire et humanitaire. Le principe qui prévaut, c'est qu'il faut passer de bonnes vacances tout en sachant qu'une partie de l'argent qui sera dépensé bénéficiera à certains projets des populations locales, ce qui est la définition d'un tourisme solidaire. [...] Petit à petit, des labels, dont les critères sont déterminés par la profession et agréés par l'Afnor, commencent à sortir. Les professionnels ont échoué à obtenir de la part des pouvoirs publics un seul et même label pour toute la profession, ce qui aurait permis une meilleure visibilité. Le dernier en date est celui obtenu par Agir pour un tourisme responsable (ATR), l'Association du tourisme équitable et solidaire (ATES) est sur le point d'obtenir le sien.(22)"

Le tourisme humanitaire aurait pour principale différence avec les autres qu'il suppose un "travail" physique sur place pour aider les

populations locales (construction d'une école, travail dans un orphelinat, distribution de médicaments, soutien scolaire, etc.), et ne contribuerait pas simplement à financer, *via* une part du prix du voyage, des projets de développement locaux. Le touriste humanitaire part "en mission" de deux semaines à plusieurs mois, il n'a souvent pas de qualification spécifique. Soit il part seul pour intégrer une structure sur place (Zunigo, 2007), dans ce cas il est difficile de le distinguer du volontaire ou du bénévole. Soit il part en "séjour humanitaire" organisé par un organisme (associatif ou privé) et doit dans ce cas payer la plupart du temps son billet d'avion et souvent une prestation (comme c'est le cas chez Projects Abroad). Ce qui différencie principalement le touriste humanitaire du travailleur humanitaire (bénévole ou volontaire), c'est le fait qu'il paye pour partir, alors que le travailleur humanitaire est payé ou défrayé (voir supra).

Nous pouvons remarquer également que, même si le rejet de l'identification en tant que touristes se retrouve dans la majorité des cas, l'aspect touristique du séjour est davantage assumé dans les formes de tourisme solidaire que dans le tourisme humanitaire. Pour Pierre Martin-Gousset, cofondateur de Tourisme et développement solidaire (TDS), les voyageurs sont des vacanciers avant tout, car ils ne se trouvent pas dans le cadre d'un "voyage humanitaire": "On ne va pas en séjour dans un village d'accueil pour expier une faute ou pour construire

un dispensaire, on n'est pas dans un voyage humanitaire. On est dans une relation de rencontre et d'échange mais dans une dimension de détente et de loisirs. Ce n'est pas non plus une relation professionnelle, ce n'est pas un voyage d'étude, ce ne sont pas des missionnaires, des consultants, des experts..., ce sont des vacanciers" (entretien du 7 février 2004 à Ouagadougou).

Les organismes qui proposent des séjours humanitaires n'évoquent quasi jamais l'aspect touristique, tout au plus est employé le terme de "congé" (Planète Urgence). C'est également le cas de ceux qui partent, la majorité des volontaires ne considérant pas en effet leur séjour comme touristique (Zunigo, 2007, p. 103; Yala, 2006, p. 206). Et Xavier Zunigo de conclure, dans l'article évoqué plus haut, que "les seuls volontaires dont la pratique ne s'apparente pas, sous une forme ou sous une autre, à une pratique touristique sont les volontaires quasi permanents. Personnages le plus souvent invisibles et inaccessibles qui ne vivent pas dans le quartier touristique, n'y passent que très rarement et limitent leurs contacts avec les touristes de l'humanitaire" (Zunigo, 2007, p. 109). Est-ce à dire que le terme de touriste employé dans l'expression "touriste humanitaire" ferait double emploi? Ce dernier serait une première fois touriste car il aurait, parallèlement à son "action humanitaire", des pratiques considérées comme touristiques (type de logement, fréquentations, visites d'un certain type de lieux), et il le serait une seconde fois

car il mènerait cette action humanitaire comme un "touriste", c'està-dire comme un non-professionnel (pour une courte durée, n'y consacrant pas tout son temps, sans qualifications, sans expérience, sans véritable engagement). Ainsi, le touriste solidaire ne serait touriste qu'une fois (car il n'a pas véritablement d'action sur place, excepté celle de laisser un pourcentage du prix de son voyage pour des projets de développement), alors que le touriste humanitaire le serait doublement (du fait de l'aspect professionnel du secteur de l'humanitaire). De fait, le terme de "tourisme" dans le secteur humanitaire est fortement et négativement connoté, comme le confirment de nombreux messages postés sur un forum de discussion sur le voyage consacré à l'aide humanitaire à l'étranger<sup>(23)</sup>. Ils sont rares à assumer et à revendiquer l'aspect touristique de leur démarche : "En tant que jeune j'ai envi [sic] de découvrir le monde, [...] c'est donc par soif de découverte que je fais cette démarche. Certains diront 'paye toi un billet d'avion', mais d'une part en tant qu'étudiant, voyager coûte cher. D'autre part, ce n'est pas tant de voyager qu'il est question mais 'd'Aide' et le fait de découvrir le monde m'intéresse autant que de donner un coup de main. [...] L'aspect humanitaire compte autant que l'aspect 'tourisme' (même si pour moi le 'tourisme' se fait dans un hôtel avec de l'eau chaude, de la nourriture a foison et tout le confort nécessaire, ce qui ne doit surement pas etre le cas en aide humanitaire)"

(Sliver, France, 7 février 2007)(24).

Les "touristes humanitaires" sont encore plus difficiles à quantifier que les "touristes solidaires" dans la mesure où ils seraient plus nombreux à partir de façon individuelle pour rejoindre pour quelques jours ou quelques semaines une organisation caritative dans un pays du Sud (Zunigo, 2003, 2007). Plusieurs centaines de personnes par an partent avec les deux plus gros organismes qui proposent des séjours humanitaires. La filiale française de Projects Abroad a fait partir 500 volontaires depuis sa création en 2006, dont près de 300 pour des missions humanitaires. Planète Urgences a envoyé 671 volontaires sur le terrain en 2007(25). Le tourisme responsable, s'il reste encore marginal du point de vue du nombre effectif de partants, suscite en revanche un intérêt réel et en constante progression, comme en témoigne notamment la publication récente de nombreux guides et ouvrages pratiques sur le sujet(26).

Nous connaissons peu de choses sur le profil sociologique de ces touristes humanitaires. Projects Abroad fait partir majoritairement des étudiants dont les parents appartiennent à des catégories socioprofessionnelles supérieures (étant donné le prix des séjours)<sup>(27)</sup>, même si certains économisent parfois pendant une longue durée ou parviennent à obtenir une subvention pour pouvoir financer leur séjour. Quant à Planète Urgence, les partants y sont principalement des salariés<sup>(28)</sup>. Le profil des quelques centaines de personnes qui partent

avec des petites associations n'est pas connu et dépend souvent de la spécialité d'intervention de l'association (par exemple, des infirmières pour un domaine d'intervention concernant la santé).

En utilisant les chiffres d'une enquête menée en 2003 par une ONG organisant des voyages solidaires auprès des touristes partis avec elle (Chabloz, 2007, p. 44), on apprend que ce sont majoritairement des femmes (68 %), que ces touristes sont âgés de 45 ans en moyenne, appartenant à toutes les catégories socioprofessionnelles<sup>(29)</sup> et partant souvent en famille (43 %)<sup>(30)</sup>.

La seule caractéristique commune aux touristes solidaires et humanitaires, en termes de composition sociale, que nous pouvons dégager compte tenu des informations dont nous disposons est la surreprésentation des femmes. Les touristes humanitaires partant en voyage organisé, étant donné que les principaux organismes s'adressent soit aux jeunes, soit aux salariés, appartiendraient donc majoritairement à ces deux catégories, ce qui ne semble pas être le cas pour les touristes solidaires. Enfin, si les touristes solidaires partent souvent en couple ou en famille, ce n'est pas le cas des touristes humanitaires, qui partent quasi exclusivement seuls, même lorsqu'ils font appel à une structure pour organiser leur voyage. Une enquête TNS Sofres, du 29 mars 2007, sur "Les Français et le tourisme responsable"(31) indique que la notion de "tourisme responsable" est "élitiste" car marquée par des différences socioculturelles. Elle est plus connue par les plus de 35 ans appartenant à des catégories socioprofessionnelles supérieures, ayant fait des études universitaires de 2° et 3° cycles, et plutôt gros voyageurs – six voyages et plus en 2006(32).

ÉTUDE DE CAS
D'UN PARCOURS TOURISTIQUE:
DU SOLIDAIRE À
L'HUMANITAIRE

Afin d'en savoir davantage sur la manière dont peuvent s'expérimenter concrètement ces formes de mobilités, nous allons à présent étudier le parcours touristique récent de Catherine F. qui, après avoir effectué un séjour de tourisme solidaire dans un village du Burkina Faso en 2004, s'est rendue trois ans plus tard au Mali pour un séjour humanitaire. Le séjour solidaire, que Catherine a déniché sur internet, a été organisé par une ONG de développement française créée en 1998, et qui est également une association de tourisme, dont la démarche consiste à faire du tourisme un levier pour le développement de l'Afrique et à offrir aux personnes qui partent avec elle, en petits groupes d'une dizaine de touristes, une "immersion" dans la vie d'un village africain et des circuits touristiques pendant une dizaine de jours. L'objectif de ce tourisme équitable et solidaire mis en œuvre par l'ONG n'a pas de vocation humanitaire ou caritative. La rencontre et l'échange avec les villageois est mis en avant, ainsi que l'autonomie des habitants pour qu'ils

puissent construire eux-mêmes leur développement. Au départ centrée sur le Burkina Faso, cette ONG propose aujourd'hui des séjours au Mali, au Bénin, en Équateur et au Sud-Maroc, à travers des séjours dans des villages et des circuits itinérants. Nous avons choisi dans cet article de ne pas citer les deux associations avec lesquelles est partie Catherine (dont le prénom a été également modifié pour respecter son anonymat), car ce ne sont pas leurs discours qui sont étudiés mais celui d'une touriste, et parce que nous n'avons pas mené d'entretiens récents avec les dirigeants de ces associations. Le second séjour de Catherine a été organisé avec une association d'aide humanitaire française créée en 1997 par un groupe de bénévoles, qui a choisi d'aider le Mali car c'est un pays qui "offre des conditions acceptables de sécurité, et qui, malgré l'existence de pauvreté, est moins aidé que d'autres pays en Afrique, comme le Burkina-Faso" (site de l'association). Catherine a choisi cette association car elle connaissait des membres et parce que celle-ci est située dans sa région. C'est en relation avec les Maliens de Bordeaux et de Paris que l'association a organisé sa première expédition en mars 1998 dans la région de Mopti. Au départ, les actions de l'association étaient centrées sur la santé, en rapport avec la spécialité des premiers bénévoles, mais ses missions se sont rapidement élargies : livraison de matériel, achat de fournitures scolaires, sensibilisation des habitants au ramassage des ordures,

installation de pompes à eau, microcrédits pour des projets de développement, dons à des associations.

L'étude du parcours individuel de Catherine sur plusieurs années permet de comprendre l'élaboration individuelle de représentations, la manière dont un sujet participe au jeu social étudié, en le resituant dans l'espace de communication où l'investigation s'est déroulée (Althabe, 1990, p. 131). L'entretien de longue durée permet à l'enquêté d'élaborer le récit et la représentation de son existence et de construire une image de lui-même qui intègre les représentations que les autres se font de lui (Augé, 1994, p. 135). Par ailleurs, le fait de suivre la réflexion d'une personne sur un temps long lui permet de prendre du recul et d'analyser différemment les situations d'interlocution vécues. Par exemple, l'incompréhension résultant d'un malentendu est souvent reconnue non pas au moment de l'énonciation mais quelque temps après (Fabian, 2000, p. 90).

Le premier séjour solidaire au Burkina Faso de Catherine a fait l'objet d'une observation participante relatée partiellement ailleurs (Chabloz, 2007, 2011b)<sup>(33)</sup>, observation qui portait sur l'immersion d'un groupe de huit Français dans un village en pays gourounsi. Catherine est la seule touriste de ce groupe avec laquelle j'ai maintenu des entrevues et une correspondance pendant plusieurs années, ce qui a permis de suivre l'évolution de son parcours et de ses réflexions. Elle est également celle avec qui j'ai entretenu des liens

privilégiés fondés sur la confiance, et qui m'a donné accès à ses pensées les plus intimes. De plus, le fait qu'elle ait décidé, après un séjour "solidaire" qu'elle a jugé insatisfaisant sur plusieurs aspects, de choisir un voyage "humanitaire", toujours en Afrique de l'Ouest, permet d'accorder une attention particulière à la réflexivité dont elle fait preuve notamment pour ce qui concerne les points communs et les différences de ces deux formes de voyage. La comparaison de ces deux séjours permet d'apporter un éclairage sur les pratiques, les motivations et les représentations liées aux formes de tourisme solidaire et humanitaire. L'observation directe au Burkina Faso, plusieurs entretiens réalisés avec Catherine en décembre 2007, ainsi que les commentaires portés sur son journal de terrain(34), rédigé pendant et après son séjour au Mali, offrent une description fine du regard, de la réflexion et de l'analyse portés sur ces formes de tourisme par une participante.

Avant d'entreprendre un séjour de tourisme solidaire de quinze jours au Burkina Faso en janvier 2004, Catherine avait déjà voyagé en Europe, et notamment en Grèce. Mais le voyage qui l'a vraiment marquée, c'était à Djibouti en 1997, où elle était allée rendre visite à des amis militaires.

"J'étais venue partager un moment de vie avec les villageois", raconte Catherine lorsqu'on l'interroge sur les motivations qui l'ont poussée à réaliser un voyage de tourisme solidaire, trouvé au hasard de

ses recherches sur internet alors qu'elle cherchait "une sorte de chantier pour travailler dans un pays d'Afrique pour rencontrer des gens du pays dans le cadre ordinaire de travail". Elle a trouvé l'idée du tourisme équitable séduisante. Pour Catherine, partager la vie du village signifiait dans son esprit "travailler" avec les villageois, la seule manière qu'elle entrevoyait pour "rentrer dans la vie des gens".

#### J'allais chercher de l'exotisme, des conversations avec les gens

Catherine déclare qu'elle est venue en Afrique pour "chercher de l'exotisme, des souvenirs de vacances, des conversations avec les gens "(35). La vision de Catherine de la pauvreté dans le village n'est pas enchantée et ne correspond pas à celle, souvent condamnée par les observateurs, selon laquelle la pauvreté serait vue par les touristes comme une "absence bénie de lucre immonde, et non comme la présence de souffrance" (Viard, 1981, p. 49). Catherine pense que les villageois qui voient passer les touristes dans le village ont le même regard sur eux, "un peu indifférent, un peu moqueur, un peu méprisant, que pourraient avoir des Français sur un car de Japonais". Après s'être rendu compte que certains guides au cours de ce voyage solidaire se sont octroyé des commissions sur les achats des touristes au marché, elle commence par dire que cette pratique ne la choque pas, avant de se raviser : "Je suis quand même gonflée, je milite en

France pour que les vendeurs de chevaux ne prennent pas de commission pour que ce soit transparent, et je ne trouve pas ça choquant qu'ils en prennent ici. C'est de la condescendance." Quelque temps plus tard, elle interprète cet événement comme une manière pour les guides de tirer un profit personnel de la rencontre car ils ne supporteraient pas que les voyageurs les regardent avec condescendance.

Catherine pense que le fait que les membres du personnel du campement tentent de tirer un profit de la rencontre avec les touristes est quelque chose de "sain" et de "normal"(36). Elle considère que c'est leur témoigner du respect que de penser cette relation comme étant commerciale, car c'est un leurre de croire qu'ils peuvent être amis avec tous les touristes qui passent. Selon elle, les guides s'emploient à ce que les touristes soient contents, ils font de leur mieux pour remplir le contrat. Elle estime en avoir eu "pour son argent" en termes de rencontres, mais se dit "choquée" par le fait que les guides "te fassent croire que tu es l'élue" alors qu'ils ne pensent qu'à tirer un avantage de la présence des touristes.

Le souci de "partager le geste quotidien" – à défaut de partager le quotidien du village –, de travailler avec les villageois est important pour Catherine qui voit dans cette solution la seule manière de pouvoir réellement rencontrer les villageois sans avoir un statut de "voyeur". Catherine nous a d'ailleurs confié à plusieurs reprises qu'elle pensait

que les touristes allaient travailler avec les villageois, et que de ce point de vue, elle était déçue, et qu'elle pensait chercher plus tard un type de tourisme fondé sur le travail avec les villageois. En guise de travail, il était prévu que les touristes puissent s'initier chez les artisans du village - mais ces activités n'ont pas eu lieu - et qu'ils arrosent une fois les champs du village. En fait, le champ à arroser était celui d'un guide - ce qui n'a pas permis la rencontre avec d'autres villageois, et les touristes se sont essayés à tirer la calebasse du puits sans la renverser...

Catherine a également eu à négocier avec son identité, ses certitudes, ses contradictions l'image qu'elle voulait donner d'elle-même... L'étude du parcours de Catherine montre qu'il est faux de croire que tous les visiteurs arrivent forts de leurs certitudes qu'ils imposeraient aux visités. Catherine avait des inquiétudes avant le départ concernant sa place dans le village ou au sein du groupe, ou encore sur la façon dont ce séjour allait avoir un "effet miroir" sur sa vie et son rapport aux autres : "Je ne m'aperçois pas quand je suis chez moi de l'importance des enfants dans ma vie, peut-être parce que je travaille avec eux. J'ai des problèmes pour dire bonjour dans la rue, en Afrique je décomplexe. J'ai toujours l'impression (en France) que celui qui me regarde se moque de moi. Je viens me soigner un peu ici, d'ailleurs ça marche bien. Parler aux gens que je ne connais pas, livrer des trucs, c'est impossible pour moi. Ici, j'arrive

*à le faire*" (entretien du 13 janvier 2004, pendant le séjour solidaire).

Elle n'est pas revenue tout à fait comme elle est partie, ce voyage lui a appris sur elle-même et sur les autres, comme elle l'écrit six mois après son retour du Burkina : "Il y a une sorte d'a priori négatif vis-àvis des inconnus qui s'est estompé, comme si l'autre n'était plus mon ennemi, comme si ça me faisait moins peur de rencontrer. Ça limite considérablement le mépris (l'arme préférée des poules mouillées). Du coup, ce que certains nomment pompeusement 'la tolérance', je pense que c'est juste un peu plus de courage, de bien-être, ou de 'bien-aller', face à l'autre. Pour moi, c'est assez important, et je pense que les voyages, s'ils sont réussis, finalement vont me rassurer sur l'autre et moi*même*" (*e-mail* du 2 juin 2004).

Pour Catherine, la rencontre avec "l'autre" au cours de ce séjour, c'est d'abord la rencontre avec les autres membres du groupe de voyageurs. La rencontre avec une personne du village serait possible selon elle, mais demanderait plus de temps, car il faudrait notamment parler une langue commune : "Le tourisme n'est pas un facteur de rapprochement, le tourisme ne facilite pas les rencontres. La compréhension, oui, mais le reste ce n'est pas des trucs qui se font en une semaine."

#### Dans le séjour humanitaire, la réalité est moins "enjolivée"

À la suite de ce voyage solidaire et de la déception qu'il a engendrée chez Catherine, celle-ci a décidé de

se "diriger vers une autre forme d'activité" pour ses vacances, et décide donc de partir trois ans plus tard avec une association qui propose un séjour humanitaire au Mali. Entre ces deux formes de tourisme, Catherine décèle des points communs, la prise en compte d'une "charte du voyageur" à laquelle sont sensibilisés les touristes avant leur départ, la demande qui leur est faite de la part de l'association de ne rien apporter et d'acheter le matériel sur place, le fait de laisser les villageois décider de leurs besoins, de s'assurer de l'entretien du matériel fourni par l'association. Quelques différences apparaissent également. Selon Catherine, dans son voyage humanitaire, la présence de l'association (ou de son discours) est apparu moins présent que dans le solidaire. Dans le voyage humanitaire, "pas d'intermédiaire pour 'enjoliver' la réalité: on prend en compte les problèmes récurrents avec sérénité et lucidité pour établir nos relations avec les gens (corruption, politique, conflits d'intérêts, etc.). L'association humanitaire fait preuve 'd'un peu plus d'humilité' que la solidaire, 'on sauve un peu moins le monde, hein!"". Dans le tourisme humanitaire, les participants sont censés "travailler", alors que cela n'est pas le cas dans le solidaire, même si au cours du séjour humanitaire suivi par Catherine, les participants, trop peu nombreux, n'ont pas beaucoup pu travailler (par rapport aux expéditions précédentes). Ce fait amène Catherine à considérer que son séjour humanitaire, comme lors du

solidaire deux ans plus tôt, restait du tourisme : "C'est moins dur qu'un trek dans le désert, ou un stage parapente! Par ailleurs, on s'est quand même offert deux jours de tourisme dans les Dogons et à Djenné." Des différences entre ces deux séjours existent également au niveau des pratiques. Au cours du séjour humanitaire les participants rencontrent chaque groupement et association, le conseil municipal, les instituteurs, "et tout ce petit monde nous donne une liste, orale ou écrite, des besoins : matériel scolaire, fonds pour un projet de mise en eau d'un puits, fonds pour la réparation d'un moulin... Et parfois (souvent) les besoins recensés n'ont aucune commune mesure avec les capacités de l'association." Lors du séjour solidaire vécu par Catherine au Burkina Faso, les pratiques sont plus "touristiques"(37) (visite aux artisans, au marché, de la grotte sacrée, promenade en pirogue, soirées de danses traditionnelles, soirée contes, etc.) mais sont également protocolaires, comme la visite des touristes au chef du village et au chef de terre ainsi qu'aux membres de la commission villageoise de gestion des terroirs (CVGT) et à l'école. Une différence importante peut être notée entre le séjour humanitaire et le séjour solidaire : dans le premier, les visites aux habitants du village sont destinées à connaître les besoins pour tenter de les satisfaire, alors que ce n'est pas le cas pour le second. En effet, les habitants ne sont pas censés demander de l'aide(38) car il est convenu (notamment à travers une

charte signée par les touristes, l'ONG et les habitants) que l'aide apportée est collective et gérée par le CVGT ainsi que par l'ONG, et que les touristes ne décident pas sur place de ce qui sera donné ou réalisé. C'est une partie du coût de leur séjour qui est dédiée à la réalisation des projets de développement dans le village. Catherine se montre très critique sur la logique et sur les formes d'aide aux habitants mises en œuvre par l'association humanitaire au Mali. Elle se questionne surtout sur les représentations des "Blancs" induites chez les enfants du village lorsque les Français viennent distribuer des fournitures à l'école (c'est une situation qu'elle avait déjà vécue lors de son séjour solidaire au Burkina Faso et qu'elle appréhendait). "Jour 10: lundi 29 novembre. C'est aujourd'hui le jour de distribution des fournitures scolaires. Je suis mal (à cause de ça) depuis ce matin, et je crois que ça se voit. On me demande ce qui ne va pas. J'ai une longue conversation avec M. pour lui expliquer : veut-il que ces enfants pensent des Blancs qu'ils sont là pour leur donner ce qu'ils n'ont pas ? Non, il dit. Mais c'est la 1<sup>re</sup> fois qui a été de trop. Maintenant ça paraît naturel... c'est justement ce qui me dérange. Je reste sur mes positions : je n'irai pas distribuer! [...] tout le monde est agglutiné dans la cour autour des paquets. [...] l'entends, de dehors, les applaudissements des enfants dans les classes pour les 'gentils toubabs qui viennent leur porter les fournitures scolaires à eux, gentils petits Noirs...'. En fait

ça me dégoûte. S. me rejoint et me raconte le directeur en chauffeur de salle qui motive son public pour applaudir. C'est naze."

Au cours des différentes situations de rencontre avec les habitants venus solliciter les membres de l'association pour une aide, Catherine se demande : "Comment donner, à qui ? Pourquoi oui aux uns, et non aux autres ? Quel contexte est acceptable ?(39)" Si elle ne manque pas de se questionner sur les modalités de l'aide apportée aux habitants dans le cadre de ce séjour humanitaire, elle pense néanmoins que ce biais est plus clair et moins vecteur de malentendus que celui choisi par l'ONG de tourisme solidaire(40).

Catherine remarque également des différences entre les deux associations quant à leurs rapports aux habitants : les membres de l'association humanitaire, dont la plupart viennent au Mali depuis dix ans, connaissent bien les habitants et ont même avec eux des relations personnelles d'amitié qui, selon Catherine, "parasitent quelquefois le travail de l'association". Les dirigeants de l'association de tourisme solidaire, qui vient pourtant dans le même village du Burkina Faso depuis 1999, entretiennent également des relations personnelles avec les habitants, mais surtout avec les dirigeants du campement touristique et les guides, et ces relations ne semblent pas faire partie du registre de l'amitié. Par ailleurs, les touristes sont différents à chaque voyage solidaire (environ quatre par an), alors que ce sont les dirigeants de l'association humanitaire, accompagnés de membres anciens ou nouveaux, qui se déplacent (une fois l'an) à chaque fois pour rencontrer les habitants.

## Je ne pars plus pour faire des rencontres...

Concernant la rencontre entre touristes et autochtones au cours de ces deux séjours, Catherine a eu le sentiment que "c'est un peu pareil. Pour la population, nous sommes les bienfaiteurs du village"(41). Les gens du village malien parlent davantage le français que ceux du village du Burkina Faso, ce qui facilite les relations avec les touristes. Catherine avoue qu'elle "ne [part] plus pour faire des rencontres... mais plutôt pour mieux comprendre les gens. C'est le cas, car on partage quand même des préoccupations communes : c'est ce qui est bien avec la santé, tout le monde est concerné, et on peut discuter avec chacun... ça crée les premiers liens". Les liens créés avec les habitants n'ont pas perduré après le retour : "J'ai un peu essayé au début, mais sans réponse, j'ai vite arrêté, et ça n'a pas d'importance, car ce n'est pas le but pour moi, et j'ai régulièrement des nouvelles par l'association... dont je fais toujours partie. De plus, certains [villageois du village malien] sont venus pour les 10 ans de l'association récemment."

Elle apprécie en outre que, lors du séjour humanitaire, les membres de l'association aient pu exprimer leurs doutes assez librement, par exemple au conseil municipal sur l'utilisation des fonds, ou leur mécontentement quant à un remboursement. Catherine avait, deux ans auparavant, reproché à l'association de tourisme solidaire de ne pas avoir tenu les touristes au courant avant leur départ des problèmes rencontrés sur place. "Là, en tant qu'adhérents à l'association, nous sommes forcément au courant de tous les problèmes : c'est la différence entre le tourisme pur et l'éngagement' dans une association."

#### Je suis arrivée au Mali sans illusions

Contrairement à son arrivée au Burkina Faso pour le séjour solidaire, l'arrivée de Catherine au Mali trois ans plus tard s'est faite "sans illusions". "Je suis, semble-t-il, la plus suspicieuse de tous! C'est très certainement à cause de l'expérience [de tourisme solidaire]. Mais ça ne crée pas de malaise chez moi. Ça fait partie du processus." Pas de surprise donc pour Catherine au Mali... "mais pas de promesses non plus. Pas mal de lucidité... et rien à vendre... c'est toute la différence [avec l'association de tourisme solidaire (42)]. Pas de version édulcorée de la réalité. Ça aide à mieux comprendre, c'est sûrement ce qui me plaît". Le principal "effet pervers" du tourisme solidaire, ou en tout cas de la façon dont il est mis en œuvre par l'association avec laquelle elle est partie au Burkina Faso, est, selon elle, de creuser les écarts entre les différentes populations - "Quel bénéfice pour le petit paysan [du village]? mais quel bénéfice pour les gens importants ou les guides!"

#### Le bilan : je ne me sens pas à l'aise dans mes souliers de Père Noël

Catherine estime qu'elle a trouvé ce qu'elle était venue chercher au Mali au cours de son séjour humanitaire, ce qui n'était pas le cas à son retour du voyage solidaire du Burkina Faso. Elle pense que le domaine d'action (la santé) de l'association humanitaire est le plus approprié à une quelconque aide, car ces problèmes touchent toute la population, et que cela aide à créer des liens avec les habitants. Voici le bilan qu'avait rédigé Catherine de son voyage humanitaire dans son journal de bord, écrit en partie pendant le voyage et terminé au retour : "l'ignore toujours si je retournerai à F. Je pense qu'au fond, y'a pas trop besoin d'autres gens pour distribuer l'argent que M. [présidente de l'association] et J. [trésorière]. Mais j'ai bien profité de mes vacances (car c'était quand même des vacances, hein !). Je n'adhère pas tout à fait au fonctionnement de l'asso, et en même temps, je n'ai pas vraiment de solution, alors mieux vaut ne pas la ramener. Les entretiens avec M. [collecteur des impôts dans une commune voisine et président de l'Association de santé communautaire] et M. [leur hôte à Bamako, Malien marié à une Française qui partage l'année entre les deux pays] me confortent dans mes positions : il faudrait maintenant plutôt un partenariat qu'un appui (partager les frais et les efforts). En tout cas je reste adhérente [à l'association], car je continue à admirer

ces gens qui passent des week-ends entiers à faire des marchés à 10 balles au profit d'autres qu'eux!"

Dans un entretien réalisé un an après son retour. Catherine admet que quelques rencontres lui redonnent espoir "dans l'avenir pour ces pays": "On rencontre quand même quelques individus qui sont les héros de leur pays, des jeunes qui peutêtre sortiront leur pays de la misère, je pense aux membres de différentes associations qui luttent contre le sida, l'excision et aux travailleurs de l'ombre, comme certains dans le milieu médical qui rendent, en secret, la vie des femmes plus facile." Catherine pense qu'elle ne pratiquera plus le tourisme solidaire, qu'elle considère pourtant toujours conceptuellement séduisant et qu'elle pourrait conseiller autour d'elle, mais qui "fait des promesses qu'il ne peut pas tenir". Elle ne sait pas en revanche si elle renouvellera l'expérience de tourisme humanitaire "parce que, d'abord, la santé, c'est pas mon truc [mon domaine d'activité] mais aussi parce qu'on a induit dans ce village des dysfonctionnements étonnants (en terme de dons de l'association)... Je ne sais pas si c'est grave, mais en tout cas je ne me sens pas à l'aise dans mes souliers de Père Noël". Catherine n'est pas opposée au concept, mais pense qu'il est dangereux de ne pas se poser toutes ces questions. Elle se demande également si l'appui aux populations "ne nécessite pas de prendre un peu de hauteur, et donc si cela peut être l'affaire de si petites associations". Elle reconnaît pourtant que, "sur le terrain, ces petites asso permettent véritablement d'améliorer le quotidien des gens". Les événements de l'Arche de Zoé l'ont également fait réfléchir : "L'histoire de l'Arche de Zoé a achevé de forger chez moi des convictions concernant le décalage entre les bonnes intentions et la réalité du terrain. J'ai toujours pensé qu'on le fait pour soi, pas pour autrui, mais je finis par penser même qu'on cultive malgré nous, chez les gens qu'on aide, une sorte de dépendance malsaine."

#### EN CONCLUSION

L'éthique peut être définie comme "[relevant] du domaine de la philosophie qui se préoccupe des valeurs qui guident les conduites et les comportements humains. Fondée sur des principes moraux, l'éthique concerne essentiellement la détermination des principes qui distinguent le bien et le mal, le bon du mauvais, le vrai du faux ; elle concerne aussi le sens qu'on donne à ces termes et à ceux qui renvoient aux principes de justice, d'équité et d'intégrité" (Harrisson, 2000, p. 36). La recherche d'une éthique dans le voyage, spécialement lorsqu'il a lieu dans des pays du Sud, peut se manifester par la volonté "d'aider", de participer au "développement" des populations locales par des actions diverses. Ces formes de tourisme alternatif ont pour objectif de se démarquer du tourisme dit "de masse", censé être destructeur des coutumes locales et de l'environnement sans que les retombées éco-

nomiques ne bénéficient réellement aux populations visitées. Deux de ces formes de tourisme, le solidaire et l'humanitaire, font l'objet d'une mise en discours et en marché par des associations, des ONG et des entreprises privées. L'éthique présente dans les différents codes et chartes de bonne conduite de ces organisations s'inspire de la Charte du tourisme durable et du Code mondial d'éthique du tourisme préconisant notamment le respect des populations d'accueil et de l'environnement, ainsi que la transparence de l'information au client. Nous avons montré ailleurs que l'entreprise d'élaboration internationale d'une économie morale(43) du tourisme reposant sur une tentative de conciliation du développement économique et de l'éthique – bute sur des conflits d'intérêts autant que sur des visions hétérogènes de l'éthique. Nous avons également détaillé les usages de l'économie morale du tourisme par ses acteurs (Chabloz et Cravatte, 2008) afin notamment de créer et de maintenir un enchantement durant la prestation touristique (Winkin, 1996). Cet enchantement provient en partie des promoteurs des formes touristiques éthiques qui s'efforcent de "vendre de la réalité plutôt que du rêve", de gommer l'aspect inégalitaire de la relation entre les visiteurs et les visités, de forger un sentiment de solidarité avec l'autre et de participation à un projet collectif.

En prêtant attention au parcours et à la réflexivité d'une touriste, il est possible de rendre compte de

la manière dont s'exerce cette recherche d'éthique et des négociations et paradoxes qu'elle engendre. L'analyse diachronique des observations, récits et entretiens(44) relatifs au parcours de Catherine met en évidence l'importance des rencontres et de l'environnement social et culturel de la personne dans la recherche et la construction individuelles d'une éthique du voyage dans les pays du Sud. Elle montre comment une personne peut donner un sens aux catégories de tourisme solidaire et de tourisme humanitaire et comment les valeurs culturelles et les rapports sociaux modèlent le vécu des voyages. L'étude du parcours touristique de Catherine montre qu'il existe une tension importante entre ses "désirs altruistes" à l'étranger (Chabloz, 2011a) et son questionnement omniprésent concernant la légitimité et l'efficacité de l'aide apportée sur le terrain. Dans le cas de cette touriste, cette tension engendre finalement un désenchantement. Lors de ses voyages, et lors du bilan qu'elle en fait, la pratique du tourisme comme moyen de venir en aide aux populations défavorisées du "Sud" ne lui apparaît pas suffisamment efficace et légitime pour éprouver de la gratification personnelle et pour renouveler l'expérience.

L'analyse des "modes de justification" (Lallier, 2007) de ses actions révèle la présence importante d'une dimension morale dans le tourisme, l'aide à autrui en général et l'humanitaire à l'étranger en particulier (45). La nature de cette morale

est proche de celle du care, pouvant se définir comme une pratique ou encore une "théorie morale contextuelle" (et non un ensemble de règles) qui s'articule autour des "concepts de responsabilité et de liens humains" où les situations ne seraient pas définies en termes de droit mais par la recherche d'un équilibre entre le souci de soi et le souci des autres (Gilligan, 1993; Paperman et Laugier, 2005). L'éthique du care, qui s'inscrit dans un mouvement de réhabilitation des émotions et des sentiments dans la théorie morale et sociale (souvent associée à la "moralité des femmes"), représente une entrée heuristique intéressante pour analyser ces formes de mobilités. Les déplacements d'individus dans un but altruiste font partie des activités visant à "maintenir, perpétuer et réparer notre 'monde' de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible" (Tronto, 2009). Les tensions entre les désirs altruistes et égoïstes d'individus souhaitant contribuer, pour une courte durée, à des projets solidaires sont révélatrices d'une manière de s'inscrire dans la vie sociale et politique. Le care peut ainsi apparaître comme un concept politique utile, susceptible d'aider à repenser – grâce au déplacement des frontières entre morale et politique, entre raison et monde des sentiments, entre vie publique et sphère privée – la coopération démocratique "d'êtres qui sont tous fondamentalement vulnérables, comme l'est aussi leur monde" (ibid.).

Notes

- (1) Quelques chercheurs abordent les liens qui existent entre tourisme provenant des pays dits du "Nord" et aide aux pays dits du "Sud", voir notamment Boulay (2006), Cravatte (2006), Grégoire (2006), Zunigo (2007), Gibert et Meinhof (2009).
- (2) Voir notamment Hutnyk (1996), Urely et Reichel (2000).
- (3) L'hémisphère Sud comprenant des pays dits riches (notamment Australie, Nouvelle-Zélande) et l'hémisphère Nord, des pays dits pauvres (notamment Haïti). La limite Nord-Sud (ligne "Brandt", "clivage" géographique Nord-Sud), nom donné à une ligne imaginaire séparant les pays développés (du Nord) des pays en développement (du Sud), ne correspond en réalité que peu à une limite entre l'hémisphère Nord et l'hémisphère Sud mais davantage à une ligne illustrant les inégalités de développement. Ce terme de la limite Nord-Sud serait apparu en 1980 dans le rapport de l'ancien chancelier allemand, Willy Brandt (1980), Nord-Sud, un programme de survie. Rapport de la commission indépendante sur les problèmes de développement international.
- (4) Sur la tension entre désirs altruistes et égoïstes qui motivent ces formes de mobilité, voir Chabloz (2011a).
- (5) "Etikuma 2005. Colloque européen de l'éthique humanitaire", 6 et 7 octobre 2005, Lyon, Bioforce, DCAH, Université Paris I.

  (6) Un jeune sur trois souhaite s'engager dans la solidarité internationale. Les nouvelles générations ont "de plus en plus conscience des maux de notre civilisation" et sont convaincues "de l'intérêt d'un engagement citoyen". Ces jeunes seraient attirés, voire fascinés par le monde humanitaire, "en comparaison avec un monde marchand dévalorisé"

- (cf. Action humanitaire : engagement, parcours professionnel, parcours de vie, Synthèse du colloque Etikuma, cité en note (5), Bioforce, DCAH, Université Paris I, p. 22).
- (7) La motivation et la volonté d'action ne suffisent plus : expérience, grande maturité professionnelle et professionnelle, capacité de travailler en groupe et d'encadrer une équipe, qualités pédagogiques, "sensibilité à l'interculturel", bon niveau informatique et connaissance d'une ou plusieurs langues étrangères sont désormais demandés (ibid.).

  (8) Ibid., p. 24.
- (9) Citons notamment les associations de l'Unarec (Union nationale des associations régionales études et chantiers) 900 volontaires chaque année, 85 associations partenaires dans 60 pays

[http://www.unarec.org] –, des organisateurs de séjours linguistiques pour les jeunes proposant des stages payants de bénévolat humanitaire à l'étranger, comme Interséjours

[http://asso.intersejours.free.fr/index.htm] ou WEP [http://www.wep.fr/012/Home], des organismes qui proposent des chantiers internationaux à des jeunes pendant leurs vacances, comme l'association Solidarités Jeunesse

[http://www.solidaritesjeunesses.org/chantiers-internationaux/], dont les tarifs peuvent se limiter à des frais d'inscription.

(10) Créée en 1998 par les responsables de

trois grandes associations humanitaires, cette ONG française (d'abord appelée Congés solidaires) propose un contrat tripartite entre elle-même, un employeur et un salarié, qui permet à ce dernier de participer à une mission humanitaire (formation des adultes, éducation des enfants, protection de l'environnement) d'environ deux semaines dans des pays du Sud pendant ses congés.

(11) Pour voir l'intégralité des articles du Code du travail sur le congé de solidarité internationale:

[http://lexinter.net/Legislation5/conge de sol idarite\_internationale.htm].

- (12) Créée en 1992, cette entreprise dont la maison mère est basée au Royaume-Uni compte des antennes dans plusieurs pays européens, dont la France depuis 2006. Cette structure place environ 3 000 volontaires par an partout dans le monde et a organisé depuis sa création plus de 18 000 projets de volontariat en Afrique, Asie, Amérique latine, Europe orientale.
- (13) Par exemple, la construction et l'entretien d'un hôpital au Cambodge [http://h.marguerite.marie.free.fr/vdh.htm]. (14) Viviane TCHERNOGOG, Le Paysage asso-
- ciatif français 2007. Mesures et évolutions, Dalloz et Juris Associations, 2007, cité dans Philippe Ryfman (2008).
- (15) Cela représente encore peu de choses dans les flux français à l'étranger : 22,2 % des résidents en France métropolitaine de 15 ans et plus (au nombre de 50,5 millions) sont partis en voyage personnel d'au moins une nuit à l'étranger ou en France d'outremer en 2007, soit un peu plus de 11 mil-
- (16) Une récente enquête indique que 75 % des personnes interrogées ne connaissent pas la notion de "tourisme responsable" (Enquête TNS Sofres, département Sésame-pôle tourisme, "Les Français et le tourisme responsable", 29 mars 2007. Étude réalisée du 9 au 13 mars 2007, à la demande de Voyages-sncf.com et Routard.com).
- (17) Définitions données par Ritimo (réseau d'information et de documentation pour le développement durable et la solidarité internationale): voir [http://www.ritimo.org/dossiers\_thematiques/tourisme/tourisme\_intro.h

tml]. Voir également les tentatives de définitions de la part de l'Organisation internationale du tourisme social (OITS)

[http://www.bits-

int.org/fr/test.php?menu=2&submenu=7]. Pour une analyse des modèles (solidaire, rural, équitable, intégré) inspirant ces formes de tourisme alternatif, voir Chabloz (2011b, p. 207 et suiv.).

- (18) Même si certaines notions, telles que le "tourisme équitable", se rapportent clairement au commerce équitable, ce qui a des incidences notamment dans la mise en scène de la rencontre entre touristes et petits producteurs locaux (Chabloz et Cravatte, 2008).
- (19) Présence de certains acteurs associatifs au sommet mondial du développement durable à Johannesburg en 2002 ; organisation d'une manifestation périodique sur le tourisme solidaire, le FITS, à Marseille en 2003, au Chiapas en 2006 puis à Bamako en 2008 ; déclinaison de cet événement mondial à un échelon régional, et notamment méditerranéen (FITS Méd en 2008 et à Alger en 2010). Voir [http://www.tourismesolidaire.org/f/lassociationates/interviewdupresident/].
- (20) Deux fois plus qu'en 2005. Selon Gilles Caire, économiste à l'université de Poitiers. ce marché représentait en 2002 50 000 voyages à l'étranger (estimation haute), soit 0,3 % des 17 millions de séjours personnels des Français à l'étranger. ATR (Agir pour un tourisme responsable) l'estime à 100 000 touristes par an, selon l'enquête "Le tourisme solidaire vu par les voyageurs français" (Unat, Direction générale de la coopération internationale et du développement, 2003, p. 3). Au niveau international, selon le Bureau international du tourisme social (BITS, devenu Organisation internationale du tourisme solidaire – OITS), une part

croissante des voyageurs (5 à 10 % selon les pays) recherche des séjours "plus éthiques" (Rasera, 2002-2003, p. 5).

[http://www.tourismesolidaire.org/ates/le-collectif/notre-organisation/notreorganisation.html]

- (22) Pascal Languillon, président fondateur de l'Association française d'écotourisme (AFE) et auteur d'un petit guide intitulé Itinéraires responsables pour le compte de l'éditeur spécialisé Lonely Planet (cité par François Bostnavaron, "Le choix du tourisme solidaire", Le Monde, 20 avril 2007)
- (23) Le forum de voyageforum.com avait lancé une discussion le 6 octobre 2004 (qui se poursuit) autour de la question "Pourquoi l'humanitaire à l'étranger?" et avait reçu, fin octobre 2008, 385 réponses. L'analyse partielle des messages postés sur ce forum a été réalisée ailleurs (Chabloz,
- (24) Tous les messages retranscrits qui proviennent du forum de discussion sur internet n'ont pas été corrigés, du point de vue de l'orthographe comme de la formulation, car nous pensons qu'ils peuvent apporter des indices, notamment sur le niveau d'études des internautes ou sur la facon dont ils appréhendent la formulation d'une idée sur ce type de media [http://voyageforum.com/forum/pourquoi\_hu

manitaire\_etranger\_D102537-13]. (25) 45 % en financement individuel et 55 % en financement d'entreprises, 35 %

- d'hommes et 64 % de femmes, en grande majorité pour des projets "développement", les projets "environnement" et "programme école" restant marginaux.
- (26) Voir notamment, Céline Magnin (dir.), Tourisme solidaire, Aide et Action – Le Petit Futé, 2006 ; Isabelle Bourboulon et Carla

Rasera (coord.), D'autres voyages: du tourisme à l'échange, Unat, 2002, p. 10; CCFD, Un visa pour le voyage, 2004-2005; Ritimo, Partir pour être solidaire? (2002) et Vacances, j'oublie tout? (2007); Être écovoyageur, Lonely Planet (livret offert pour l'achat d'un guide de la collection); Clong-Volontariat et ministère des Affaires étrangères, Pour un volontariat d'avenir, La Documentation française (2001).

- (27) Le prix (hors billet d'avion) varie selon le pays et la durée de la mission. Exemple de tarif le plus élevé : 2 495 euros pour une mission d'un mois "en classe économique" en Afrique du Sud ou en Chine. Exemple de tarif le moins élevé : 1 445 euros pour une mission d'un mois d'enseignement au Népal.
- (28) Même si le nombre de personnes partant en financement individuel (étudiants, retraités ou personnes non salariées) représente 45 % du total.
- (29) Employés (18 %), retraités (18 %), fonctionnaires (16 %), enseignants (13 %), cadres supérieurs (10 %), étudiants (10 %), chefs d'entreprise (3 %).
- (30) Ces chiffres ont été établis sur la base de 100 questionnaires distribués aux touristes partis avec TDS en 2003 : 72 ont fait l'objet d'une réponse.
- (31) TNS Sofres, département Sésame-pôle tourisme, "Les Français et le tourisme responsable", 29 mars 2007. Étude réalisée du 9 au 13 mars 2007, à la demande de Voyages-sncf.com et Routard.com: 1002 interviews téléphoniques d'un échantillon représentatif "en terme sociodémographique et habitudes de voyage", la cible étant les Français voyageurs (c'est-à-dire ayant réalisé au moins un séjour en 2006, avec au moins une nuit à l'extérieur de leur domicile) âgés de 18 ans et plus.

- (32) Mais la clientèle des organismes de séjours solidaires serait en train de changer. Selon David Rosemberg, d'Ecotours (qui propose des voyages solidaires en Amérique du Sud), les clients, à la création en 1996, étaient surtout "des militants et des personnes proches du bio, du commerce équitable. La clientèle aujourd'hui s'est démocratisée et appartient à toutes les classes sociales : médecins, ouvriers, instituteurs, chômeurs..., ce sont des personnes qui veulent sortir des sentiers battus, qui s'intéressent aux autres" (intervention lors d'un débat, "Quête de sens ou quête de sensations. Pourquoi parton ?", organisé par Fedzine à Paris, le 20 novembre 2008.
- (33) Ces publications ont étudié les pratiques et les représentations d'un groupe de huit Français partis réaliser un voyage solidaire en 2004 ainsi que la nature de leur rencontre avec les villageois, sans prendre en compte le nouveau voyage humanitaire de Catherine. Le prénom de cette personne a été changé pour des raisons de respect de l'anonymat.
- (34) "Aider, oui, mais comment?", 29 pages, non publié.
- (35) Entretien du 13 janvier 2004.
- (36) C'est d'ailleurs la seule à le penser dans le groupe de huit touristes que nous avons observé.
- (37) Même si lors du séjour humanitaire, deux jours de visite (sur douze) ont été consacrés à des visites de lieux touristiques comme le pays dogon.
- (38) En réalité, comme nous l'avons montré ailleurs (Chabloz, 2006, 2007, 2011b), les habitants, principalement des guides, qui n'adhéraient pas totalement à cette vision de développement collectif, demandaient régulièrement aux touristes une aide financière pour financer des projets individuels, lesquels, disaient-ils, étaient aussi ou plus

profitables au village que des projets de développement collectifs.

- (39) Extrait du journal de bord du voyage au Mali.
- (40) Catherine avait d'ailleurs adressé un mail (daté du 16 avril 2005) à l'ONG après son retour du Burkina Faso pour l'avertir qu'elle ne souhaitait plus faire partie de l'association, en lui reprochant son manque de transparence sur les problèmes qui se posaient dans le village burkinabé (Chabloz, 2007, p. 47).
- (41) Entretiens réalisés en décembre 2007 à Paris.
- (42) Nous avons montré ailleurs (Chabloz, 2007) que l'association de tourisme solidaire dont il est question se trouvait parfois confrontée à un paradoxe dû à sa double mission : d'un côté, celle d'ONG consistant à mettre en œuvre des projets de développement par le tourisme et, d'un autre côté, celle d'entreprise commerciale qui doit vendre des séjours touristiques. C'est ce paradoxe qui expliquerait notamment, selon nous, le manque de transparence, vis-à-vis des candidats au départ, sur les "problèmes" qui existent sur place avec les villageois.

  (43) Chabloz (2006 ; 2011b, chapitre 6).
- Sur la construction d'une morale internationale du tourisme, voir également Cousin (2008), Roux (2009, p. 200 et suiv.).
- (44) Il faut souligner que tous n'ont pas la même valeur heuristique. On peut supposer que la valeur d'une observation directe est supérieure à celle d'un événement décrit a posteriori par l'acteur étudié au cours d'entretiens ou dans un journal de voyage. La mise en récit de ses expériences par l'acteur à travers une multiplicité de supports n'est cependant pas dénuée d'intérêt pour l'analyse. Par exemple, la description des événements et des affects qui leur sont liés dans un journal de voyage (qui n'était pas destiné

à être lu par autrui) ne répond pas aux mêmes logiques de mise en scène de soi que celles que Catherine a pu expérimenter au cours de mon observation participante et lors de nos entretiens oraux et écrits.

(45) Concernant la dimension morale dans

l'humanitaire, voir notamment Luc Boltanski

(1993), Bernard Hours (1998b), Harri Englud (2006). Sur la moralité de l'économie, se référer notamment à Viviana Zeliger (1983), Philippe Steiner (2005).

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**Gérard ALTHABE**, "Ethnologie du contemporain et enquête de terrain", *Terrain*, n° 14, mars 1990, pp. 126-131.

Marc Augé, Pour une anthropologie des mondes contemporains, "Critiques", Aubier, 1994.

**Luc Boltanski,** La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique, Métailié, 1993.

Sébastien BOULAY, "Le tourisme de désert en Adrar mauritanien : réseaux 'translocaux', économie solidaire et changements sociaux', Autrepart, n° 40, 2006.

**Jiaolan Bowden,** "Pro-poor tourism and the Chinese experience", Asia Pacific Journal of Tourism Research, vol. 10, n° 4, 2005.

**Pierre Bourdieu**, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986.

Willy BRANDT (dir.), Nord-Sud, un programme de survie. Rapport de la commission indépendante sur les problèmes de développement international, Gallimard, 1980.

Sally Brown, "Travelling with a purpose: understanding the motives and benefits of volunteer vacations", *Current Issues in Tourism*, vol. 8,  $n^{\circ}$  6, 2005.

**Jim BUTCHER,** The Moralisation of Tourism: Sun, Sand... and Saving the World, Routledge, 2003.

Nadège CHABLOZ, "Vers une éthique du tourisme? Les tensions à l'œuvre dans l'élaboration et l'appréhension des chartes de bonne conduite par les différents acteurs", *Autrepart*, n° 40, 2006.

Nadège CHABLOZ, "Le malentendu. Les rencontres paradoxales du 'tourisme solidaire", Actes de la recherche en sciences sociales, n° 170, 2007, pp. 32-47.

Nadège Chabloz, "Désirs altruistes sous les tropiques", Éducation permanente, n° 186, 2011a.

Nadège Chabloz Voyages salvateurs. Anthropologie du tourisme "solidaire" et "chamanique" (Burkina Faso, Gabon), thèse de doctorat, EHESS, 2011b.

Nadège CHABLOZ et Céline CRAVATTE, "Enchantment and solidarity: which dream does 'fair tourism' sell?", *Tourist Studies*, n° 8, 2008.

**Céline CRAVATTE**, "La construction de la légitimité du tourisme solidaire, à la croisée de différents registres mobilisant le lien avec la 'population locale", *Autrepart*, n° 40, 2006.

Saskia Cousin, "L'Unesco et la doctrine du tourisme culturel. Généalogie d'un 'bon' tourisme", *Civilisations*, vol. 57, n° 1-2, 2008.

Pascal DAUVIN et Johanna SIMÉANT, Le Travail humanitaire : les acteurs des ONG, du siège au terrain, Presses de Sciences Po, 2002.

**Harri Englub**, *Prisoners of Freedom. Human Rights and the African Poor*, University of California Press, 2006.

Johannes FABIAN, "Ethnographic misunderstanding and the perils of context", dans Bertrand MASQUELIER et Jean-Louis SIRAN (dir.), Pour une anthropologie de l'interlocution. Rhétoriques du quotidien, L'Harmattan. 2000.

Michel Foucault, Dits et écrits, tome IV: 1980-1988, Gallimard, 1994

Marie-Pierre GIBERT et Ulrike Hanna MEINHOF, "Inspiration triangulaire. Musique, tourisme et développement à Madagascar", *Cahiers d'études africaines*, n° 193-194, 2009.

**Carol Gilligan**, In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development, Harvard University Press, 1993.

Emmanuel Grégoire, "Tourisme culturel, engagement politique et actions humanitaires dans la région d'Agadès (Niger)", *Autrepart*, n° 40 (numéro spécial "Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales"), 2006.

**Denis Harrisson**, "L'éthique et la recherche sociale", dans Thierry Karsenti et Lorraine Savoie-Zajc (dir.), *Introduction à la recherche en éducation*, Sherbrooke, éditions du CRP, 2000.

**Bernard Hours**, L'Idéologie humanitaire ou le spectacle de l'altérité perdue, L'Harmattan, 1998a.

Bernard Hours, "L'idéologie humanitaire ou la globalisation morale", L'Homme et la Société, n° 129, juillet-septembre 1998b.

John HUTNYK, The Rumour of Calcutta: Tourism, Charity, and the Poverty of Representation, Zed books, 1996.

**Christian LALLIER**, "Le besoin d'aider ou le désir de l'autre", Autrepart, n° 42, 2007.

Patricia PAPERMAN et Sandra LAUGIER (dir.), Le Souci des autres. Éthique et politique du care, Éditions de l'EHESS, 2005.

Carla RASERA, "Un 'autre' tourisme est possible, le tourisme solidaire et développement durable", Le Tourisme social dans le monde, revue trimestrielle du Bureau international du tourisme social (Bits), n° 140, octobre 2002-mars 2003, pp. 4-6.

**Philippe RYFMAN**, "Tournant symbolique, crise de l'humanitaire ou crise de la représentation?", *Humanitaire*, n° 18, printemps 2008. En ligne à partir de

[http://humanitaire.revues.org/index307.html].

Sébastien Roux, Les Économies de la prostitution. Sociologie critique du tourisme sexuel en Thaïlande, thèse de doctorat, EHESS, 2009.

**Melina Schoenborn**, "Le congé solidaire ou l'utilité du voyage", *Téoros*, vol. 26, n° 3 ("Tourisme et solidarité"), 2007.

Kate SIMPSON, "'Doing development': the gap year, volunteer-tourists and a popular practice of development", *Journal of International Development*, vol. 16, n° 5, 2004.

Philippe STEINER, La Sociologie économique, La Découverte, 2005.

Anselm STRAUSS, La Trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme, textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger,

L'Harmattan, 1992.

Joan C. Tronto, Un Monde vulnérable. Pour une politique du care, La Découverte, 2009.

**Natan Urely** et **Arie Reichel**, "Working tourists and their attitudes to hosts", *Annals of Tourism Research*, vol. 27, n° 2, 2000.

Jean VIARD, La Dérive des territoires, Actes Sud, 1981.

Yves Winkin, "Le touriste et son double", dans Anthropologie de la communication, Point Seuil, 1996.

Amina YALA, "Les paradigmes coloniaux de l'action humanitaire", dans Pascal Blanchard, Sandrine LEMAIRE et Nicolas BANCEL (dir.), Culture post-coloniale 1961-2006. Traces et mémoires coloniales en France, Autrement, 2006.

**Amina YALA**, *Volontaire en ONG : l'aventure ambiguë*, Charles Léopold Mayer, 2005.

**Viviana Zeliger**, Morals and Markets. The Development of Life Insurance in the United States, New Brunswick, Transaction Books, 1983.

**Xavier Zunigo**, Volontaires chez Mère Teresa. "Auprès des plus pauvres d'entre les pauvres", Belin, 2003.

Xavier Zunigo, "Visiter les pauvres'. Sur les ambiguïtés d'une pratique humanitaire et caritative à Calcutta", Actes de la recherche en sciences sociales, n° 170 ("Nouvelles (?) frontières du tourisme"), 2007.